

—Après tout, que peut-on lui reprocher ? d'avoir voulu entrer dans la noblesse ? Cela prouve encore qu'aux yeux des bourgeois éclairés la noblesse est encore quelque chose.

—Mme Benoit n'est pas sottie.

—Ni laide. Je ne sais quel secret elle a trouvé pour rajeunir.

—Quant à sa fille, c'est un petit ange.

—Il y a bien longtemps que je ne l'ai pas aperçue, en 1836. Elle promettait déjà.

—Désormais nous la verrons souvent : la voilà des nôtres !

—Elle en était déjà par son éducation. Je tiens de bonne part que sa mère a toujours voulu en faire une marquise.

—Sa mère sera des nôtres aussi : une fille ne va pas sans sa mère.

—Le marquis arrive incessamment, c'est un appoint considérable pour l'aristocratie du canton.

—On le dit fabuleusement riche.

—Ils feront une bonne maison.

—Ils donneront des fêtes.

—Nous serons de noces."

Le lendemain, le salon de Mme Benoit fut envahi par une horde d'amis intimes qu'elle n'avait pas vue depuis douze ans.

Le marquis arriva le 12 mai pour l'heure du dîner. Après avoir cherché et trouvé un millier de francs, qui ne lui coûtèrent pas plus de soixante louis, il avait fait ses malles, embrassé le baron, et pris modestement la voiture de Nancy. A Nancy, il s'embarqua dans la diligence de Dieuze ; à Dieuze, il se procura un cabriolet et un cheval de poste qui le conduisirent à Arlange. C'est l'affaire d'une heure quand les chemins sont beaux. En approchant du village, il se sentit au côté gauche quelque chose qui ressemblait fort à une palpitation. Je dois dire, à la honte du savant et à la louange de l'homme qu'il ne pensait pas à la forge, mais à Lucile.

Une illustre Anglaise que le *cant* ne gênait pas beaucoup, lady Montague, s'étonnait que l'Apollon du Belvédère et je ne sais quelle Vénus antique pussent rester en présence dans le musée sans tomber dans les bras l'un de l'autre. Il s'en fallut assez peu que ce petit scandale ne se produisit à la première rencontre de Lucile et de Gaston. Ces jeunes êtres, qui ne s'étaient jamais vu, sentirent au même instant qu'ils étaient nés l'un pour l'autre. Dès le premier coup d'œil ils furent amants ; dès les premiers mots ils furent amis, la jeunesse attirait la jeunesse, et la beauté la beauté. Il n'y eut entre eux ni trouble ni embarras. ils se regardaient en face, et se miraient l'un dans l'autre avec la charmante impudence de la naïveté, le cœur de Gaston était presque aussi neuf que celui de Lucile. Leur passion naquit sans mystère comme ces beaux soleils d'été qui se lèvent sans nuage. Et ce qu'il y a de plus beau en ce monde, c'est un amour légitime qui s'avance paisiblement sur une route fleurie avec l'honneur à sa droite et la sécurité à sa gauche.

Mme Benoit était trop heureuse et trop sensée pour entraver la marche d'une passion qui la servait si bien. Elle laissa aux deux amants cette douce liberté que la campagne autorise. leurs premiers jours ne furent qu'un long tête-à-tête. Lucile fit à Gaston les honneurs de la maison, du jardin et de la forêt, ils montaient à cheval à midi, en sortant de déjeuner, et rentraient comme des enfants qui ont fait l'école buissonnière, longtemps après la cloche du dîner. Après la forêt, la forge eut son tour. Gaston avait eu le courage de n'y point mettre les pieds sans Lucile, mais lorsqu'il vit qu'elle ne méprisait pas le travail, qu'elle connaissait les ouvriers par leurs noms et qu'elle ne craignait point de tacher ses robes, ce fut un redoublement de joie. Il se livra sans contrainte à la passion de sa jeunesse, il examina les travaux, interrogea les contre maîtres, conseilla les chefs d'atelier, et enchanté Lucile qui s'émerveillait de le voir si savant et si capable. Mme Benoit, en les voyant rentrer tout poudreux, ou même un peu noircis par la fumée, disait : " Que les enfants sont heureux ! tout leur sert de jouet ! " Pour se délasser de leurs fatigues, ils s'asseyaient au fond du jardin sous une tonnelle de rosiers

grimpants, et ils faisaient des projets. Projets de bonheur et de travail, d'amour et de retraite. Ils se promettaient de cacher leur vie au fond des bois d'Arlange comme les oiseaux font leur nid au plus fourré d'un buisson ou sur la branche la plus touffue d'un arbre. De Paris, pas un mot, pas un mot du faubourg et des vanités du monde. Lucile ignorait qu'il y eût d'autres plaisirs ; Gaston l'avait oublié.

Un beau matin, Mme Benoit leur apprit une grande nouvelle : c'était le soir qu'on signait le contrat. Le mariage était fixé au mardi 1er juin, on se pousserait la veille à la mairie. Comme il n'est point de plaisirs sans peines, la signature du contrat était précédée d'un interminable dîner où l'on avait convié tous les personnages des environs.

En attendant l'arrivée des convives, Gaston et Lucile se promenaient au jardin en chapeau de paille, l'un vêtu de coutil blanc, l'autre habillée de barège rose. En passant à portée de l'usine, Gaston fut accosté par le régisseur qui le tenait en grande estime et qui demandait volontiers ses avis. Ils entrèrent tous trois dans un des ateliers, et l'on commença devant eux une expérience intéressante. Lorsque quatre heures sonnèrent à l'horloge de la fabrique, Lucile s'échappa pour aller à sa toilette, en disant à Gaston : " Vous avez le temps de voir la fin, restez, je le veux ! " Il resta et prit un si vif intérêt au spectacle, qu'il mit la main à la besogne et se salit abominablement. A cinq heures il s'enfuit, les manches retroussées et les mains noires, et il donna juste au milieu d'un groupe d'invités qui se promenaient en grands atours. Quelqu'un le reconnut et l'appela par son nom. C'était l'ingénieur des salines de Dieuze, un de ses camarades de promotion. L'École polytechnique est, comme l'aristocratie du faubourg, un peu franc-maçonne. elle se retrouve partout. Gaston sauta au cou de son ami et l'embrassa sur les deux joues en tenant ses mains en l'air de peur de le noircir. Il y avait là trois ou quatre dames nobles qui s'étonnèrent un peu de voir un marquis fait comme un ramoneur, et embrassant sur les deux joues un employé de la saline, mais elles se réconcilièrent avec lui lorsqu'il reparut dans un habit neuf, conforme au dernier numéro du *Journal des tailleurs*.

Il devait dîner entre Mme Benoit et la baronne de Summerfogel, mais au moment de se mettre en route, la vieille dame avait été prise d'une migraine. Ses excuses arrivèrent pendant le potage. On enleva son couvert, et Gaston se trouva voisin de son ami l'ingénieur. Il était le centre de tous les regards, chacun des convives, et surtout les députés de la noblesse, attendaient de lui un coup d'œil gracieux et une parole aimable, comme en allant à la cour on espère un petit mot du roi. Mais ses deux passions l'absorbaient trop pour qu'il songeât à examiner la collection de grotesques qui se repaissaient autour de lui. Il n'eut d'yeux que pour Lucile, et d'oreilles que pour son voisin. Les hobereaux crurent attirer son attention en engageant une conversation demi-politique, où le ridicule des vieux préjugés s'étalait naïvement, conversation pleine de liberté contre ce qui existait, pleine de regret pour ce qui avait été. Ces discours, dont la suave absurdité eût resuscité au marquis du bon temps, bourdonnèrent autour des oreilles de Gaston sans arriver jusqu'à son cerveau. Dans un intervalle de silence, on l'entendit qui disait à l'ingénieur :

" Tu as un chemin de fer souterrain dans les salines. comment bien payez-vous les rails ?

—En France, 360 francs les 1000 kilos. La tonne anglaise, qui a 15 kilos de plus, vaut, franco, à bord, de 11 livres 10 schellings à 12 livres 5 schellings.

—Je crois qu'en employant certains fournaux économiques dont je te montrerai le plan, on arriverait à vous livrer une marchandise excellente, bien au-dessous des prix anglais, à 200 francs la tonne, peut-être à moins.

—Tu es donc toujours le même ?

—Non, pire. Avez-vous quelquefois des ruptures de câbles ?

—Trop souvent. nous avons perdu quatre hommes le mois passé.

—Je t'indiquerai un remède contre ces accidents là.